

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 25

Artikel: La chèvre de François-Jacques
Autor: Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222614>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAÎSSANT LE SAMEDI

**A MADAME RABACHONS**

et par elle à M. Aimé Schabziger, auteur de « Matin de mai ». (Conteur du 1er juin 1929.)

OYONS, madame, vous qui demeurez « à quarante minutes du village », voulez-vous me faire accroire que vous n'allez jamais au sermon dans la vieille église de votre paroisse ?... Et votre cuisine est-elle « encupesse », ce jour-là ?...

Allons donc, je vous connais trop bien, vous et toutes les chères Vaudoises de votre génération ! Ces dimanches-là, le pot-au-feu mijote sur le coin du potager,... et ce qu'on sent bon dans votre vieille cuisine !...

Et puis, madame Lydie, chaque semaine, vous allez au « magasin » de votre village ! Hélas ! je vous ai vu y « tailler des bavettes » qui ont duré plus que je n'oserais le dire !... Et la Julie au Sapleur, qui a bien mal reçu, elle aussi, le « régent et sa cousine de par Lausanne » que de temps ne passe-t-elle pas à la « fontaine » ou au pas de la porte, à « batoiller » avec ses voisines !...

Et puis, dites-moi, Mme Rabachons, Emile-Auguste, votre époux, quand il va voter, néglige-t-il pour cela son beau bétail et son train de campagne ?... Il demeure pourtant à 40 minutes du village, lui aussi ?... Et dites-voilà, Lydie, ne trouvez-vous pas qu'il lui faut bien du temps pour revenir, quelquefois ?

Si vous y alliez ensemble, pourtant ? ou chacun son tour ?... Ah ! Lydie, ne jetez pas ainsi votre brosse et votre balai par les fenêtres, vous le regretteriez !

Et réfléchissez un peu, en méditant les conclusions de votre vertueux Emile-Auguste, qui a « le temps de faire ce qu'il veut » lui, et même de la politique, et qui ne néglige pas, le cher homme, ses vaches et son domaine du beau pays vaudois, que j'aime tant, moi aussi !

La « demoiselle aux frisons ».

**LE DZO VIRANT**

L'E épouârâo quemet lè senanne fusant. On ètai à Tsalande l'autr'hî et vaïcè ora que lè dzo virant dza. L'è dinse la vya. On n'è pas fè qu'on è moo. Aprî on temps ein vint on autre. Lè dzo virant et lè tot. Mâ lâi faut adî peinsâ.

Peinsâ-lâi, cheniquâre que vo vo z'eingozalà tote cliaio croûtier que vo tsisant dein lè man. Voûtra coraille vâo pas adî tenat. Vâo arrevâ on momeint que lè dzo vîtreant. Tsouyî-vo !

Tsouyî-vo assebin, bouîbette que vo z'îte adî à corre avoué dâi tsermallâ. Va bin po lo moméint, mâ gâ plie tâ ! Lè dzo voliant prâo verî.

Tsouyî-vo, croûio guieux de tote sorte que robbant, dépelyant, rondzant, dévoûrant, rontant, trossant, défarâtant lè brave dzein. Tsouyî-vo ; lè dzo vant verî. Gâ !

Tsouyî-vo, dzein à frecot pè lè cabaret, à boune botolhie de boutsâ. Tsouyî voûtron estoma. Lè dzo virant.

Et vo brave dzein que vo n'âi pas tant bin

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. 1a ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA CHÈVRE DE FRANÇOIS-JACQUES

FLe printemps est revenu et, avec lui, les giboulées d'avril. Alors, comme ils ne peuvent travailler ni aux champs, ni au bois, ils s'en vont à la pinte, jouer aux cartes et raconter des histoires.

Ils sont assis sur des tabourets de bois dur et, les coudes sur la table, ils tiennent leurs cartes en éventail et gardent les yeux fixés sur le tapis de moquette.

De temps à autre, ils vident leur verre qu'E-douard, le pintier, remplit sans mot dire. Et les cartes tombent à intervalles réguliers. Parfois, on entend une exclamation quand il y a une annonce imprévue ou un atout qui modifie toutes les prévisions. Alors les poings s'abattent sur la table, les coups se tendent en avant et les joueurs se redressent dans un grand éclat de rire :

— Tonnerre de jeu ! crirent-ils tous ensemble.

Parfois le jeu est interrompu par la remarque d'un voisin, alors on allume un cigare et quelqu'un raconte une histoire. Aujourd'hui, c'est Alfred qui parle, Alfred qui sait tout et qui a tout vu.

— C'était, dit-il, en relevant son chapeau de feutre, au temps où j'étais domestique par La Côte. J'avais pour patron un propriétaire de vignes qui possédait le plus beau verger du village. C'est là qu'il menait paître ses deux vaches et sa chèvre blanche qu'on appelait la « Chameauruse ». Elle était connue dans toute la contrée, cette fameuse chèvre, à cause de ses habitudes familiaires et de sa manie de s'introduire dans la propriété d'autrui. Elle était, je crois, la seule chèvre qu'il y eut au village, c'est pourquoi tout le monde la connaissait. Les gamins l'appelaient par son nom et luttaient avec elle ; les fillettes lui offraient un reste de tartine à la confiture, une friandise quelconque ou bien un morceau de sucre ; les passants lui faisaient une amitié et les vieillards s'arrêtaient pour la voir gambader dans les rues et sauter par-dessus les haies.

Elle s'était ainsi habituée à manger tout ce qu'on lui donnait et, grâce à la demi-liberté que lui laissait son propriétaire, elle parvenait à s'introduire, à toutes les heures du jour, dans les cours, les étables et les cuisines. Au seuil des portes, on la voyait tout à coup surgir, le museau tendu, les yeux avides ; alors les ménagères lui donnaient n'importe quoi : pain, biscuits, reliefs de repas, tout lui était bon. Goulue, elle mangeait tout, puis se remettait en route, poursuivant ailleurs ses vagabondages.

Cependant sa curiosité et sa gourmandise devaient tôt ou tard lui jouer un mauvais tour, comme vous allez voir.

Un jour d'automne que nous étions tous à la vigne, en train de vendanger, voilà le fils du syndic qui s'arrête pour nous dire :

— Hé ! François-Jacques, il y a belle lurette que votre chèvre n'est plus dans le verger. Quant à vous dire où elle rôde à présent ?...

Il fit un geste de la main, pour achever sa pensée, et resta là, à nous regarder, sans mot dire.

Brusquement, Valentine qui vendangeait à deux pas de moi releva la tête, comme par hasard, et se mit à croquer les plus beaux raisins

réussâ dein sti mondo. N'aussi pas trâo de couson. Vo z'épouârâ pas. Lè dzo pouant verî.

Virant por ti lè dzo, por lè précaut que sant su lè balle chôle pè lè coumon, po lè balle dame que sé crayan qu'en a min quemet leu, po lè fierraud que s'arrifant po mî sè vère martsî, po lè mousse que recordant pas, po lè djuvâo que ganant ài carte, po lè poûro, po lè retsâ, po lè mince guieus, po lè z'autro, por ti, grand z'et petit, ti lè dzo l'ant on leindèman, et lo leindèman, lè dzo l'an verî.

Et quand lè dzo l'ant verî, po lè z'on lè pere de bûro vîgnant dâi blliesson. L'è por leu que lo vilhio revi dit :

*Lai a blliesson qu'a on blliesson por ti.
Se n'è blliet l'è pourri.*

Po lè z'autro, lè dzo virant assebin ; on pâo pas lè z'arretâ, mà virant dâo bon bet, ein bin. Tant mî ! tant mî ! et principalameint se sant abonnâ ào Conte.

Mâ po ein reveni ài vereâblio dzo, à clliâo que vant verî tot ora po sè reintornâ contre l'hivè, que dâo diâblio lâi a-te que pouant verî dinse ?

Nôutron régent m'a cein espliquâ ào tot fin l'autr'hî. Pu pas mè teni de vo lo redere assebin.

— Vo djuvâ ài guelhie, que m'a de dinse. Eh bin ! la boûla l'è quemet la terra que lequera su on lan !

— Vouah !

— Oï ! Et la boûla l'a onna pougnâ que l'è tantoût amon, tantoût avau.

— Mè rondzâi se n'è pas la vretâ !

— Mâ quand lo lan l'è bin moû, on pâo accoulli fé la boulâ. Adan ie ludze grantenet sein verî, la pougnâ adî ein amon. Eh bin ! lo tsau-tein l'è dinse, quand la pougnâ l'è ein amon.

— Vouah !

— Tot doin coup, la boûla sè vire, la pougnâ ein avau. Et vîre, vîre adî sein que l'einfata-man pouesse remontâ. L'è lè dzo que l'ant verî.

— Adan, lè dzo l'è l'einfata-man de la boulâ. La boûla l'è la terra. Et lo lan ?

— Lo lan, l'è lo seindâ que la terra dusse allâ dedein.

— Et lè guelhie ?

— Lè guelhie l'è lè dzein que l'atteindant que lè dzo l'aussant verî. Quand la boûla l'a veri, ein a que sant bas ; dâi z'autro, clliâo dâi câro restant drâi quemet dâi z'etalle de bou. Por leu, lè dzo l'ant bin verî.

— Et lo gueliu ?

— Lo gueliu, l'è clliâo que repondant po clliâo que vant sè degueautsâ. L'è lè cauchon que coû-dhiant ve remettre de poueinte !

— Vouah !

— L'è dinse. Et ora venî payâ quartetta, devant que lè dzo veréyant. — *Marc à Louis.*

La simplicité dans l'éloquence. — Piron se trouvait sur le point d'être reçu de l'Académie, le secrétaire, qui devait répondre au discours du récipiendaire, fut l'avertir de se tenir prêt.

— Mon discours est tout fait, dit Piron, et le vôtre aussi.

— Comment cela ?

— Je me lèverai, j'ôterai mon chapeau, je dirai : « Messieurs, je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait de m'admettre. Vous vous lèverez, vous ôterez votre chapeau, et vous répondrez : Monsieur, cela n'en vaut pas la peine. »

d'une grappe qu'elle jeta ensuite dans sa seille. Alors, le fils du syndic, oubliant notre présence, se laissa aller à l'innocent plaisir de contempler une jolie fille. Il la dévorait des yeux, aussi eut-il l'air d'un homme qui se réveillait en sursaut quand il entendit le patron lui répondre :

— C'est bon, c'est bon, ne viens pas nous contrer des balivernes. En ce moment, on sait bien que ce n'est pas ma chèvre qui t'intéresse !

Il y eut un éclat de rire général.

Valentine se remit de suite à l'ouvrage, tandis que le fils du syndic s'éloigna à regret.

Et personne, durant l'après-midi, ne parla de la « Chameauruse ».

Quand le soir tomba, la vigne était vendangée et les dernières brantes s'en allaient vers le presoir. Vendangeurs et vendangeuses, rentrèrent, par petits groupes, à la maison. Moi, je pris le sentier qui longe le crêt de l'église afin de dire bonjour à ceux qui travaillaient au pressoir de la commune. Comme j'arrivais sur la place, je vis un attroupement d'hommes et de femmes au milieu duquel pérorait la grande Cécile. Les poings aux hanches, elle allait et venait, répétant sans cesse :

— Vous direz ce que vous voudrez, mais pour moi, il n'y a pas de doute, cette bête a été empoisonnée par quelqu'un ! Il n'y a pas de doute, c'est une vengeance... Tout de même, faut-il être mauvais pour faire périr une jolie chèvre qui ne faisait de mal à personne. On aimait tant la voir aller et venir par le village. On l'appelait par son nom, elle se retournait aussitôt, revenait sur ses pas, faisait deux ou trois cabrioles et s'en allait comme elle était venue. Ah ! la jolie petite bête ; il ne lui manquait que la parole !

Je m'approchai du groupe ; on s'écarta pour me laisser passer et je vis, au bord du chemin, la pauvre « Chameauruse » étendue de tout son long, les yeux mi-clos, le ventre ballonné et les jambes repliées.

— Il n'y a pas de doute, fis-je, après m'être penché, elle a dû manger « de la poison » pour en être là. Après tout, ça ne m'étonne pas, avec sa manie d'attraper tout ce qu'elle trouvait à portée de son museau. Elle aura pris de la « mort aux rats » ou quelque chose de semblable.

Mes suppositions furent admises d'emblée par toute l'assistance. Seule, la grande Cécile maintint son point de vue. Elle croyait, dur comme fer, à la malveillance.

— Ce n'est pas le tout que ça, dis-je à mon auditoire improvisé, il faut maintenant aller avertir le patron.

Aucune des personnes présentes ne se souciait de me remplacer dans cette mission.

Voulant m'assurer, encore une fois, que la bête était bien morte, je la saisissai par les cornes et lui relevai brusquement la tête. Mais quel ne fut pas mon étonnement de sentir tout d'abord de la résistance et de voir — oui, mes amis ! — de voir, tout à coup, la chèvre se dresser sur ses quatre pattes et faire trois ou quatre bonds à travers la place.

Je suis resté là, les bras ballants, cloué sur place, ne sachant que faire, tandis que mes voisins, pris de peur, fuoyaient n'importe où. Quant à la grande Cécile, elle criait à tue-tête :

— Mon Dieu, mon Dieu ! Voilà la chèvre à François-Jacques qui est ensorcelée !

Elle n'est pas allée bien loin. A peine eut-elle fait trente ou quarante mètres qu'on la vit s'affaler de nouveau sur le sol.

Alors, je commençai à comprendre. Pénétrant dans le pressoir de commune, je dis à mes gai-lards :

— Eh ! dites-voir, vous autres, la « Chameauruse » s'est-elle promenée par là ?

Ils me répondirent qu'étant occupés à leur travail, ils n'avaient guère eu le temps de surveiller ces allées et venues.

Je fis quelques pas et arrivai au fond du presoir.

— Et cette « tine », est-ce vous qui l'avez videdé ?

Ils s'approchèrent, se penchèrent et partirent d'un éclat de rire :

— Ma foi, non ; il en restait au moins un se-tier ! Poison de bête, elle a tout bu ; ça pouvait bien lui monter à la tête !

François-Jacques venait d'arriver. Sans mot dire, il emporta sa chèvre, tandis que de porte en porte, on racontait l'aventure.

Ayant achevé son histoire, Alfred se mit de nouveau à distribuer les cartes, tandis qu'E-douard, le pintier, alla chercher un litre.

Dehors, la neige tombait toujours, une jolie neige, dont les flocons pareils à des milliers de papillons blancs, tourbillonnaient un instant dans l'air avant d'aller s'écraser sur le sol humide de la rue.

Jean des Sapins.

Galanterie de médecin. — M. le docteur, j'aimerais trouver pour l'hiver une jolie contrée au climat doux.

Docteur : Madame a-t-elle déjà choisi une maladie ?

LES NORMALIENS DE 1882

H ! qu'il est doux de se revoir quelques-uns ensemble, après avoir autrefois, dans cette bonne fin du dix-neuvième siècle, passé quelques années, chaque jour, côté à côté. Je recommande cet exercice tonique aux jeunes qui ne l'auraient pas encore essayé. On a besoin de petites détentes dans cette vie si agitée et de se rappeler le temps où il n'y avait ni tramways, ni automobiles, ni avions, et où la nature paraissait d'autant plus belle que la sécurité du flâneur atteignait la perfection. Et pourtant, nous sommes très bien faits, nous autres qui marchons vers la septantaine, à toutes ces figures du progrès, à ce point que leur familiarité nous incommoderait par leur insistante à se mettre sur notre chemin !

Le *Conteur* n'a jamais failli à la tradition, c'est-à-dire à symboliser la rêverie classique du Vaudois. Les dix que nous étions l'autre jour, portent tous des noms de chez nous. Pas une seule consonance d'au-delà de la Sarine. Nous en sommes très fiers. Même ceux des nôtres qui s'en sont déjà allés étaient de purs autochtones. Ceci dit, sans humeur chagrine, mais parce que c'est une constatation qui a bien sa place ici.

Donc, chez Rappaz, à Ouchy, le 18 mai, (encore une fois, ce ne sera pas la dernière), la conversation a repris au point où on l'avait laissée, il y a trois ans, et comme dans les belles pièces, nous avons repris ce que nous aimons et nous y avons ajouté quelques numéros nouveaux au programme. Ainsi, pour la première fois, on nous en a raconté une, en patois. Elle est de Charles-César Dénéréaz. C'est dire qu'elle ne date pas d'aujourd'hui et que beaucoup la connaissent. Mais, on oublie si vite ce qu'on voudrait retenir que d'en redonner la substance (le *Conteur* l'a publiée autrefois) paraîtra tout neuf à plus d'un lecteur, surtout aux jeunes.

C'est une bonne farce. On persuade à Lausanne à un type que, pour aller à Yverdon, il suffit de se présenter au guichet de la gare et de payer en monnaie de singe, ou plus exactement, en faisant psst en passant le doigt sous le nez. Le reste, vous le connaissez, n'est-ce pas ?

De retour à Lausanne, le lulu se plaint amèrement à ses copains. L'un de ceux-ci lui expliqua en quoi il avait manqué : Pour l'aller, tu as bien fait psst du côté d'Yverdon, mais pour le retour, tu aurais du faire psst du côté de Lausanne.

Comme il y a encore plusieurs bons chanteurs parmi nous, on n'a pas manqué de s'entretenir de la fête d'Aigle et de commenter certaines critiques, tout en y allant, nous aussi, mais sans jury, de nos vieux refrains. Il n'y a pas eu de « toast » à la patrie, mais ce joli air, dont le refrain est de toutes les réunions patriotiques et même familières :

*Honneur, honneur, au doux pays,
Où l'égalité brille,
Pays où vingt peuples amis
Ne font qu'une famille...
Qu'il vive !...*

De chanter cela, on se sent meilleur, on pense aussi à des époques moins agitées que la nôtre, et chemin faisant, en remontant, ne voilà-t-il pas que l'un d'entre nous se met à ouvrir un calepin de notes tenues en 1868 par le professeur François Guignard ! Nous retrouvons là les noms de pédagogues dont quelques-uns seuls sont encore de ce monde. Ceux d'entre eux qui seraient curieux de savoir les succès de grammaire et d'orthographe qu'ils ont obtenus (ils les ont sans doute oubliés) peuvent s'adresser au *Conteur*, qui se fera un plaisir de les satisfaire, si toutefois ce mot n'est pas un peu fort.

Et nous sommes restés, comme cela, des heures entières, chez Rappaz, à Ouchy, tout à fait à notre aise, en famille, sans façon, certains d'accomplir une bonne action, car nous sommes repartis avec la conviction que l'existence a tout de même sa raison d'être quand, après bientôt un demi-siècle de chemin fait dans toutes les directions, à travers pas mal d'intempéries, les coeurs se rejoignent. Il faut donc nous revoir et montrer aux jeunes qu'on peut le rester longtemps. On entendra encore le mérle essayer sa chanson et nous repasserons les souvenirs *inter et extra muros* de ce tant vieux bâtiment de la Cité que l'on a repeinturlé aujourd'hui, après l'avoir menacé de démolition quand nous y usions nos fonds de culotte.

Toutefois, les années passent et la Parque est avide... plutôt modérée avec les normaliens de 1882 qui, depuis leur dernière réunion, ont perdu Emile Monney pour qui ces réunions avaient un si vif attrait. Nul ne sait ni le jour ni l'heure. En attendant, *sursum corda*. Nous sommes encore quinze, c'est-à-dire plus de la moitié. C'est presque un record.

L. Mn.

JACQUOT, CHEF DE TRAIN

VOICI encore une historiette authentique dont le succès fut grand, il y a quelques années, dans le pays de la Broye. Afin que nul n'en ignore et que chacun soit bien informé, je m'empresse de déclarer que j'ai connu personnellement le héros de l'aventure et le sympathique député qui lui donnait asile.

C'était un perroquet qui roulait les r et avait un accent provençal ; il sifflait à merveille et, comme il était juché toute la journée sur la terrasse du buffet de la gare, il avait eu le loisir d'observer le départ des trains. C'est ainsi qu'il s'était mis à imiter les coups de sifflet des chefs de trains. Le drôle avait un réel talent ; il était parvenu à rendre à s'y méprendre le signal qu'il entendait plusieurs fois par jour.

Mais, une fois, il lui arriva une chose peu banale. Comme le convoi stationnait en gare, Jacquot, las de crier « as-tu payé ? » aux clients quittant l'établissement et désireux, sans doute de varier son répertoire, — Jacquot, pince-sans-rire et polisson, — lança les deux coups de sifflet réglementaires. Le mécanicien, qui n'attendait que ça, actionna sa locomotive et le train s'ébranla dans la stupéfaction générale.

Les employés, raconte-t-on, qui mettaient à profit quelques minutes d'arrêt, durent poursuivre l'omnibus en marche sur l'espace de quelques centaines de mètres, agitant drapeaux et sifflant à tue-tête jusqu'à ce que les conducteurs, revenus de leur méprise s'arrêtassent enfin et fissent machine arrière.

Quel émoi !

Et quelles explications à n'en pas finir !

Procès-verbal fut dressé séance tenante contre le délinquant pour avoir « sciemment » contrevenu aux dispositions légales sur la police ferroviaire. On n'accorda même pas au malheureux le bénéfice des circonstances « éternuantes ! »

Quelques jours après ce burlesque événement, le propriétaire de Jacquot fut invité par l'administration à tenir à distance, dorénavant, l'oiseau de malheur qui jetait la perturbation et le désarroi dans la « traction ».

Heureusement que la palette de commandement est venue, après coup, remettre toutes choses au point !

A. Mex.